

VERSION GRECQUE

ÉPREUVE COMMUNE : ÉCRIT

David-Artur Daix – Estelle Oudot

Coefficient : 3 - Durée : 4 heures

Nous avons corrigé cette année 355 copies (contre 349 lors de la session de 2006). Les notes s'échelonnent de 19,50 à 0/20 (le 0 sanctionne la seule copie hautement fantaisiste que nous avons reçue ; précisons au passage que récupérer ne serait-ce qu'un maigre point en version grecque peut faire gagner de nombreuses places au classement : c'est donc toujours un mauvais calcul que de ne pas au moins essayer de faire la version). La moyenne s'élève à 08,50 (contre 08,25/20 en 2006).

Ce résultat est plutôt satisfaisant. Le texte était plus long que le texte d'Euripide proposé l'an dernier et, pourtant, le jury n'a lu que très peu de copies inachevées. En outre, les meilleures versions étaient vraiment excellentes.

Cependant, il convient de noter que la très grande majorité des candidats est restée à la surface du texte, sans vraiment en saisir toutes les articulations. La langue de Platon est riche et subtile. Nous ne pouvons donc qu'encourager les khâgneux à lire et à relire sans cesse des pages de grec pendant leur propédeutique pour acquérir l'aisance qui leur manque et qui leur permettrait de prendre le recul nécessaire par rapport au texte afin d'en bien comprendre le mouvement et les nuances.

La version cette année était tirée du *Banquet* de Platon (218c-219a). Elle présentait, plus que l'an dernier, des difficultés syntaxiques. Toutefois, s'agissant de prose et non de poésie, le texte présentait en général des tours plus réguliers et moins elliptiques. Quant au vocabulaire, la seule forme épique, puisque prise dans une citation d'Homère, était expliquée en note.

La vraie difficulté venait des rapports complexes qu'entretiennent les deux protagonistes de cette scène et dont le chapeau donnait les clefs. Alcibiade, sûr de sa fortune et de ses charmes, est certain d'avoir fait la conquête de Socrate. Alors même qu'il s'arroge le rôle d'éromène, il prend les devants et explique au philosophe que ce dernier ne doit plus hésiter, mais devenir au contraire son éraste. Socrate, cependant, toujours prompt à se moquer avec ironie des prétentions de ses interlocuteurs, refuse d'entrer dans le jeu de son jeune ami. S'il devait faire don à Alcibiade de l'excellence contre la seule jouissance de sa jeune beauté et de ses relations, il serait finalement aussi aveugle que Glaucos offrant à Diomède des armes d'or contre des armes d'airain ! Ou peut-être est-ce Alcibiade la dupe de ce marché, si le philosophe s'avère au bout du compte incapable de faire de lui le meilleur des hommes.

Une remarque préliminaire : nous avons constaté une nouvelle fois cette année une tendance marquée de la part des candidats à *gloser* au lieu de *traduire*, en ajoutant des mots, des éléments qui non seulement ne sont pas nécessaires pour le sens, mais introduisent souvent des inexactitudes, parfois graves. La version est un exercice de précision. Il faut éviter les développements inutiles.

Par exemple, pour traduire la phrase *ἀμήχανόν τοι κάλλος ὄρωης ἂν ἐν ἐμοὶ κτλ.*, de nombreux candidats ont jugé bon de rendre une complétive : « vraiment, tu verrais qu'il existe une prodigieuse beauté en moi... », alors qu'il suffisait de prendre *κάλλος* comme complément d'objet direct : « vraiment tu verrais en moi une beauté prodigieuse ». La différence est mince ici, il est vrai, en français. Mais la traduction par une complétive masquait ensuite le fait que, syntaxiquement, l'adjectif *ἀμήχανον* est sur le même plan que le participe *διαφέρον*, voire introduisait une dissymétrie (« et qu'elle l'emporte » au lieu de « et qui l'emporte »), là où au contraire il fallait établir un parallélisme.

Certes, on doit parfois, pour bien rendre le sens du texte grec, exprimer ce qui ne s'y trouve que sous-entendu. Ainsi, dans la dernière phrase, il fallait comprendre que, dans le tour ἡ τῶν ὀμμάτων, le mot ὄψις était à tirer de la principale et traduire « la vue que procurent les yeux » ou simplement « celle que procurent les yeux ». Cependant, on voit bien ici que la traduction demeure parfaitement fidèle au texte et n'ajoute que le strict nécessaire.

Venons-en maintenant au détail du texte pour souligner les erreurs les plus fréquemment commises et rappeler quelques principes auxquels nous sommes attachés.

• **Ligne 1 :**

Σὺ ἐμοὶ δοκεῖς, ἦν δ' ἐγώ, ἐμοῦ ἐραστής ἄξιος γεγονέναι μόνος

Passons rapidement sur le tour ἦν δ' ἐγώ : « disais-je », victime d'une faute d'analyse attendue qui faisait venir la forme verbale de εἰμί et non de ἡμί. Passons aussi sur les traductions de σὺ ἐμοὶ δοκεῖς par « je te semble » au lieu de « il me semble que tu ».

C'est la fin de la phrase surtout qui a piégé les candidats. Presque tous ont repris telle quelle l'explication fournie dans le chapeau de la version : « tu me sembles seul digne de devenir mon éraste ». Pourtant, il ne saurait être question de traduire en titre le texte de l'épreuve. Mettre sur la voie, oui. Résoudre toutes les difficultés, non.

Si le chapeau donnait le sens général, la construction, dans le détail, était tout autre. Un point devait immédiatement alerter le lecteur : le verbe γεγονέναι est au parfait. Il était donc très difficile de le construire, pour le sens, comme complément de ἄξιος. Cela supposerait que Socrate est déjà l'éraste d'Alcibiade, qui constaterait, au parfait, un résultat. Tout le contraire, donc, de la situation présente où le jeune homme se propose de devenir l'émomène du philosophe.

En outre, on sait qu'en grec le verbe δοκέω-ῶ exige à sa suite un infinitif, à la différence du verbe « sembler » en français qui peut prendre directement un attribut du sujet. Si l'on prend γεγονέναι avec ἄξιος, il manque donc dans notre phrase un infinitif pour compléter δοκεῖς.

Il fallait comprendre que γεγονέναι complétait δοκεῖς — le parfait peut se rendre par un adverbe en français, tel « vraiment, bel et bien, parfaitement » etc. — et que le véritable complément de l'adjectif ἄξιος, pris avec ἐραστής, était en fait le génitif ἐμοῦ.

En outre, le mot μόνος, séparé des précédents par l'infinitif, ne fait pas partie des attributs du sujet, mais lui est apposé, ce qui donne finalement : « tu me sembles être vraiment un éraste digne de moi, et toi seul ».

Notons, dès cette première phrase, le jeu constant dans tout ce texte sur les pronoms personnels : les formes toniques y tiennent une place de choix et réclamaient qu'on les traduise en insistant.

• **Lignes 1-2 :**

καί μοι φαίνη ὀκνεῖν μνησθῆναι πρός με

Plusieurs difficultés sont ici présentes. Il fallait d'abord bien identifier la forme φαίνη : « tu parais », 2^e personne du singulier et non 3^e ; et bien construire le verbe φαίνομαι (moyen) dont elle provient : suivi d'un infinitif, il signifie « sembler, paraître » et fonctionne comme un synonyme de δοκέω-ῶ.

Ensuite, on devait bien construire les infinitifs, ce que l'ordre des mots facilitait : le complément de φαίνη est ὀκνεῖν, lui-même complété par μνησθῆναι. ὀκνεῖν suivi d'un infinitif entre dans la catégorie des verbes de volonté (Bizos, p. 170 remarque 10) et, comme tel, n'est pas suivi d'un discours indirect : le temps de μνησθῆναι n'a donc qu'une valeur d'aspect.

Enfin, il fallait bien comprendre le verbe μνησθῆναι, ce que la version de l'an dernier permettait de faire aisément pour ceux qui l'avaient composée ou qui avaient eu la curiosité de

la consulter, puisqu'elle comportait déjà ce mot dans cet emploi : il signifie ici « mentionner quelque chose à quelqu'un ».

• **Ligne 2 :**

Ἐγὼ δὲ οὕτωςι ἔχω

Nombreux sont les candidats qui ont ici glosé le texte, introduisant le verbe « dire » en particulier (« moi, voici ce que j'ai à te dire » par exemple). Ils semblaient ainsi trahir le fait que, s'ils connaissaient le tour ἔχω + infinitif au sens de « pouvoir », ils ignoraient en revanche le tour ἔχω + adverbe qui sert à noter une disposition d'esprit.

D'autres ont proposé une traduction très littérale qui convient mal en français (« moi, je suis ainsi »).

Le plus simple était encore de traduire : « moi, voici mon sentiment ».

Il convient de bien distinguer en version « voici » et « voilà », « ceci » et « cela » : les premiers annoncent ce qui suit, les seconds reprennent ce qui précède. Toute confusion vaut au moins un faux-sens. Mais parfois cela peut aller jusqu'au contresens.

• **Lignes 2-4 :**

πάνυ ἀνόητον ἠγγούμαι εἶναι σοὶ μὴ οὐ καὶ τοῦτο χαρίζεσθαι καὶ εἴ τι ἄλλο ἢ τῆς οὐσίας τῆς ἐμῆς δέοιο ἢ τῶν φίλων τῶν ἐμῶν

Cette phrase était difficile et peu de candidats l'ont bien comprise. D'abord, il ne fallait pas prendre le pronom σοί (notez ici encore la forme tonique) avec la locution verbale πάνυ ἀνόητον εἶναι, mais seulement comme complément de χαρίζεσθαι.

Ensuite, on sait que les verbes notant la possibilité ou, au contraire, l'absurdité, présentent une syntaxe particulière quand ils sont pris dans un tour négatif et que l'infinitif qui les complète est lui aussi nié. Ainsi, on dit : ἔξεστιν εἰπεῖν, « il est permis de dire » ; οὐκ ἔξεστιν εἰπεῖν, « il n'est pas permis de dire » ; mais οὐκ ἔξεστι μὴ οὐκ εἰπεῖν, « il n'est pas permis de ne pas dire ». Dans ce troisième cas, ils sont donc régulièrement suivis de deux négations, l'une explétive, l'autre non.

La locution πάνυ ἀνόητον εἶναι correspond en grec à un tel tour négatif (l'alpha privatif vaut négation) : « je pense qu'il est tout à fait absurde » équivaut à « je pense qu'il n'est pas du tout logique ». L'infinitif sujet χαρίζεσθαι est donc précédé de deux négations et nié par l'une d'elle : « ...de ne pas t'accorder cette faveur ».

Le sujet de l'infinitif est le même que celui du verbe principal — Alcibiade — et non σοί, nous l'avons dit, ni τοῦτο, accusatif d'objet interne de χαρίζεσθαι. Pour cette raison, ce sujet n'est pas exprimé en grec dans l'infinitive (c'est une différence notable avec l'usage latin). En outre, il est impossible d'y rapporter l'adjectif ἀνόητον qui devrait être au nominatif masculin dans ce cas (et non, comme ici à l'accusatif neutre, ou, comme l'ont cru certains, à tort, à l'accusatif masculin ; cf. *infra* κινδυνεύεις τῷ ὄντι οὐ φαῦλος εἶναι ligne 9).

Enfin, le premier καί est en corrélation avec le second, établissant l'équivalence syntaxique entre τοῦτο et la protase qui suit et qui correspond, pour le sens, à une relative hypothétique (εἴ τι ἄλλο correspond à ὅ τι ἄλλο, voire à ὅσα) : « à la fois cette faveur et toute autre chose que... ».

Dans cette hypothétique, il fallait bien analyser la forme δέοιο, 2^e personne du singulier encore, et non 3^e, le verbe δέομαι pouvant se comprendre ici au sens soit de « demander », soit d'« avoir besoin ». Les deux compléments en étaient, d'une part, l'accusatif εἴ τι ἄλλο (objet interne) et, de l'autre, les génitifs (ablatifs ou partitifs selon le sens retenu) corrélés ἢ τῆς οὐσίας τῆς ἐμῆς ἢ τῶν φίλων τῶν ἐμῶν¹.

Il ne fallait pas construire ἄλλο ἢ au sens de « autre que » ni confondre εἴ τι ἄλλο avec un masculin. Il ne fallait pas davantage prendre le mot οὐσίας (« la fortune, les biens » et non

¹ Notez que l'usage des adjectifs possessifs est ici encore insistant, le tour normal reposant sur le génitif de la forme atone du pronom personnel : τῶν φίλων μου — voire sur le seul article quand le possesseur est évident.

« l'existence ») en facteur commun et comprendre « ou de ma fortune ou *de celle* de mes amis » : l'avant-dernière phase du texte (ἡ τῶν ὀμμάτων) montre bien que dans un tel cas on reprendrait nécessairement en grec l'article : ἡ [τῆς] τῶν φίλων τῶν ἐμῶν.

L'usage de l'optatif est ici un peu surprenant. On attendrait plutôt une protase à l'éventuel. Toutefois, il arrive en grec que l'optatif se substitue au subjonctif avec ἄν, y compris après un verbe principal à un temps primaire² (ce qui exclut toute explication par l'optatif oblique³). Mais dans un tel cas, et même si l'emploi du présent dans l'apodose invite le plus souvent⁴ à comprendre la protase comme l'expression d'une répétition dans le présent, le recours à l'optatif précisément au lieu du subjonctif avec ἄν repousse dans l'avenir la condition envisagée⁵. Nous n'avons donc accepté que les traductions impliquant peu ou prou le futur.

Au finale, on pouvait rendre cette phrase ainsi : « je crois qu'il est tout à fait absurde de pas t'accorder à toi cette faveur comme toute autre que tu demanderais de ma propre fortune ou de mes amis ».

• **Lignes 4-5 :**

Ἐμοὶ μὲν γὰρ οὐδέν ἐστι πρεσβύτερον τοῦ ὡς ὅτι βέλτιστον ἐμὲ
γενέσθαι

Comme plus haut pour εἴ τι ἄλλο, plusieurs candidats ont analysé οὐδέν comme un masculin, comprenant ainsi que « personne n'est plus vieux que Socrate » aux yeux d'Alcibiade. Il nous faut donc insister sur l'importance d'une analyse morphologique précise, non seulement des formes verbales, qui posent souvent problème en grec, mais aussi nominales, et surtout pronominales.

Dans l'infinitive substantivée, qui sert de complément au comparatif πρεσβύτερον (« pour moi, rien n'est plus important que le fait de... »), d'où l'article au génitif pour l'introduire, ἐμέ — encore une forme tonique : Alcibiade est parfaitement égocentrique — est évidemment le sujet tandis que le temps du verbe, lui, n'a qu'une valeur d'aspect.

Pour le reste, la seule difficulté venait ici de l'emploi conjugué de ὡς ὅτι pour renforcer le superlatif quand d'habitude seul l'un ou l'autre se rencontre.

Notons que dans ce texte, où abondaient comparatifs et superlatifs (πρεσβύτερον, ὡς ὅτι βέλτιστον, κυριώτερον, πολὺ μᾶλλον, ἀμείνων, ἄμεινον), nombreux sont ceux qui confondent encore ces deux degrés de signification, produisant ainsi de gênants contresens qu'il leur serait pourtant aisé d'éviter.

• **Lignes 5-6 :**

τούτου δὲ οἴμαι μοι συλλήπτωρα οὐδένα κυριώτερον εἶναι σοῦ

Dans cette phrase, la plupart des erreurs se concentrent sur l'analyse du démonstratif initial. Au génitif, il est le complément objectif de συλλήπτωρα οὐδένα (identifié à tort dans plusieurs copies avec un neutre cette fois) et reprend l'idée exprimée dans l'infinitive qui précède : « pour ce faire, il n'est personne, je crois, qui m'apporte une aide plus décisive que toi ».

Beaucoup de candidats ont négligé de traduire le pronom μοι : rappelons que toute omission est sanctionnée durement dès lors que certains candidats ont commis sur le mot oublié des fautes graves, ce qui est presque toujours le cas sur plus de 350 copies.

Le sens de l'adjectif κύριος a également gêné de nombreux candidats : il signifie ici « essentiel, décisif », et non « autoritaire » ni vraiment « puissant, souverain ».

² Pour les tours où l'apodose est sous-entendue et où εἰ signifie « au cas où, si par hasard », cf. William Watson Goodwin, *Syntax of Moods and Tenses of the Greek Verb*, Macmillan and Co., 1889, § 488-490 ; et Herbert Weir Smyth, *Greek Grammar*, Harvard, 1920, § 2354. Pour la combinaison d'une apodose exprimée à un temps primaire et d'une protase à l'optatif au lieu du subjonctif avec ἄν, cf. Goodwin, *op. cit.*, § 499-502 et Smyth, *op. cit.*, § 2359-2360.

³ La seule exception pourrait venir d'un présent historique dans l'apodose, ce qui n'est pas le cas ici.

⁴ Mais pas toujours : cf. Goodwin, *op. cit.*, § 500 et Smyth *op. cit.*, § 2360(b).

⁵ Cf. Goodwin, *op. cit.*, § 500-501.

Enfin, il n'est pas question ici de potentiel dans l'infinitive : une traduction comme « personne ne pourrait m'y aider » fait faux-sens à cause du mode employé. De nouveau nous pointons du doigt la tendance naturelle des candidats à gloser le texte.

• **Lignes 6-7 :**

Ἐγὼ δὴ τοιοῦτῳ ἀνδρὶ πολὺ μᾶλλον ἂν μὴ χαριζόμενος αἰσχυνοίμην
τούς φρονίμους, ἢ χαριζόμενος τούς τε πολλούς καὶ ἄφρονας

Cette phrase était la plus difficile à construire. Il fallait comprendre : ἐγὼ δὴ, εἰ μὴ τοιοῦτῳ ἀνδρὶ χαριζοίμην, πολὺ μᾶλλον ἂν αἰσχυνοίμην τούς φρονίμους, ἢ αἰσχυνοίμην ἂν τούς τε πολλούς καὶ ἄφρονας, εἰ αὐτῷ χαριζοίμην. Autrement dit, πολὺ μᾶλλον ἂν allait avec l'optatif αἰσχυνοίμην et débouchait sur une comparative introduite par ἢ, tandis que la négation μὴ accompagnait le participe, équivalent de la protase dans ce système au potentiel.

Il faut noter que le participe χαριζόμενος n'est pas ici attribut du sujet de αἰσχυνοίμην ἂν, mais bien apposé : après un verbe de sentiment, le participe complétif prendrait la négation οὐ. Le verbe est donc complété par une hypothétique et non une participiale (cf. Bizos, p. 144 remarque 5), comme en atteste l'usage de la négation μὴ, quand bien même cette protase se trouve ici au participe. Assurément, la différence est subtile et nous n'avons pas compté de faute quand les candidats ont traduit : « j'aurais bien plus honte devant les gens sensés de ne pas faire plaisir à un tel homme ». Mais en fait la traduction la plus exacte donnait : « j'aurais bien plus honte devant les gens sensés si je ne faisais pas plaisir à un tel homme ».

Beaucoup de candidats n'ont pas vu que τοιοῦτῳ ἀνδρὶ complétait μὴ χαριζόμενος et l'ont pris avec le verbe principal au sens de « face à un tel homme, devant un tel homme, avec un tel homme » etc. (notons au passage que τοιοῦτῳ ἀνδρὶ et τούτῳ τῷ ἀνδρὶ ne sont pas des expressions synonymes). Cela les conduisait souvent ensuite à comprendre les accusatifs qui suivent comme des compléments d'objet direct de αἰσχυνοίμην ἂν : « je ferais honte aux gens sensés ». Le dictionnaire est pourtant clair sur ce point : il faudrait la voix active pour autoriser une telle construction. Au moyen, le verbe ne peut signifier, suivi d'un accusatif de personne, que « ressentir de la honte devant quelqu'un ».

Mais la faute la plus grave consistait à interpréter τούς φρονίμους et ensuite τούς τε πολλούς καὶ ἄφρονας comme des neutres : « des pensées sensées » ou « insensées ». Nous retrouvons là les problèmes que soulève une analyse morphologique imprécise. Il fallait en outre tenter de rendre en français le jeu de mots φρονίμους-ἄφρονας en recourant à des termes de même racine.

De nombreux candidats n'ont pas vu que ἢ complétait le comparatif πολὺ μᾶλλον, mais ont traduit cette conjonction par « ou bien ».

Enfin, il fallait bien rendre l'hendiadys τούς τε πολλούς καὶ ἄφρονας : il ne désigne pas deux groupes de personnes distincts, la foule d'un côté et les insensés de l'autre, mais bien une seule catégorie d'individus : « les nombreux insensés ». Le grec préfère souvent coordonner là où le français, naturellement, subordonne. Dans une parataxe par μέν... δέ..., dans un hendiadys ici, l'un des deux éléments est très fréquemment subordonné à l'autre pour le sens. Il convient d'y être sensible.

• **Lignes 8-9 :**

Καὶ οὗτος ἀκούσας μάλα εἰρωνικῶς καὶ σφόδρα ἑαυτοῦ τε καὶ
εἰωδότης ἔλεξεν

Dans le premier paragraphe, Alcibiade relatait le discours qu'il avait tenu devant Socrate. Il aborde maintenant la réponse que lui fit le philosophe.

Notons d'entrée qu'il ne fallait surtout pas ici ajouter le moindre mot. Ceux qui ont cru bon d'introduire un pronom à la 3^e personne pour compléter ἔλεξεν (« celui-ci lui dit ») ont évidemment commis un grave contresens sur le texte, car c'est toujours Alcibiade qui parle. Et ceux qui sont restés à la première personne (« celui-ci m'a dit ») ont inutilement glosé.

La seule difficulté de ce segment venait de la foule d'adverbes qui s'y pressaient et que beaucoup ont construits, pour partie en tout cas, avec le participe ἀκούσας (que certains ont pris pour un indicatif aoriste : la morphologie toujours !). Or le sens exige bien qu'on les entende tous avec le verbe principal ἔλεξεν. Peu importe que Socrate ait écouté Alcibiade d'une oreille ironique. Le cœur de ce paragraphe repose sur la réponse du philosophe : c'est elle qui revêt ce ton bien dans la manière de Socrate (σφόδρα ἑαυτοῦ τε καὶ εἰωθότως — nouvel hendiadys), inimitable et si savoureux.

Le tour σφόδρα ἑαυτοῦ τε καὶ εἰωθότως était difficile et nombreux sont ceux qui ont cherché à construire le réfléchi direct — souvent mal analysé — tantôt avec ἔλεξεν, tantôt avec ἀκούσας. Conscients de ce problème, nous n'avons pas seulement accepté la bonne traduction, mais aussi des tours comme « de lui-même et comme à son habitude », qui, bien que faisant contresens, ne trahissaient pas d'erreur flagrante de construction.

• **Ligne 9 :**

Ὡ φίλε Ἀλκιβιάδη, κινδυνεύεις τῷ ὄντι οὐ φαῦλος εἶναι

Avec cette phrase commençait la réplique de Socrate, que nous avons placée entre guillemets afin de bien la détacher dans le récit d'Alcibiade.

Un grand nombre de candidats ignorait le sens de l'expression τῷ ὄντι, « en réalité », courante chez Platon. La liste des contresens ainsi produits serait trop longue à établir. Ce tour revenant plus bas, nous n'avons évidemment compté la faute qu'une fois. Mais elle coûtait déjà bien cher ainsi.

Le verbe κινδυνεύεις était à prendre au figuré (« tu as chance de..., tu risques de... » — attention au tour « tu as *la* chance de... » qui prend un tout autre sens en français) et non au propre (« tu es en danger..., tu cours un risque... ») et était complété par l'infinitive οὐ φαῦλος εἶναι dans laquelle la négation portait sur le seul adjectif φαῦλος, attribut du sujet, et non sur le verbe. Si la négation avait porté sur εἶναι, nous aurions eu μή et non οὐ, car κινδυνεύεις exprime la possibilité et n'est pas suivi d'un discours indirect. La locution οὐ φαῦλος forme donc une litote. Quand Socrate dit à Alcibiade qu'il n'est « pas mauvais », il suggère en fait, avec ironie, qu'il est très fort.

Reste que traduire l'adjectif φαῦλος était ici difficile. Nous avons donc fait preuve d'indulgence, rejetant uniquement les traductions les plus erronées (« vil, méchant, malveillant, vulgaire etc. »).

• **Lignes 9-10 :**

εἴπερ ἀληθῆ τυγχάνει ὄντα ἃ λέγεις περὶ ἐμοῦ

Pour commencer, il fallait ici ne pas oublier de traduire la particule –περ, « vraiment, précisément, toutefois » : en version chaque mot compte.

Dans cette première hypothétique à l'indicatif, le sujet est constitué par la relative ἃ λέγεις περὶ ἐμοῦ : « ce que tu dis à mon sujet », au présent et non au passé (« ce que tu as dit... »).

Le verbe τυγχάνει est construit, régulièrement, avec un participe attribut du sujet, ὄντα, lui-même suivi d'un adjectif attribut, ἀληθῆ : « se trouve être vrai ».

• **Lignes 10-11 :**

καὶ τις ἔστ' ἐν ἐμοὶ δύναμις δι' ἧς ἂν σὺ γένοιο ἀμείνων

Suite de l'hypothétique précédente, cette seconde proposition, comme de juste en grec, fait l'économie de la conjonction de subordination εἴπερ qu'il faut entendre après καί, simple coordination : « et s'il est vrai que... ».

Preuve que l'accentuation importe en grec au plus haut point, la séquence καὶ τις ἔστ' ἐν ἐμοὶ δύναμις dans laquelle l'enclitique τις (victime de nouveau cette année de nombreuses

fautes d'analyse) suivi de ἔστί ne reçoit pas d'accent d'enclise, tandis que la forme verbale est ici un mot paroxyton, indique clairement que nous avons affaire au sens fort du verbe εἶμί : « exister », et non à la copule.

La relative qui suit est au potentiel. Équivalent d'une apodose et non d'une protase, comme en témoigne la présence de la particule ἄν, elle est déterminative et reprend donc un antécédent précis : aussi fallait-il donner à τις un sens insistant et non indéfini (« une certaine puissance », pas n'importe laquelle).

Notons enfin que la locution δι' ἧς n'est pas exactement synonyme de ὑφ' ἧς et n'introduit pas un complément d'agent, mais de cause : « grâce à laquelle » et non « par laquelle ». Pour cette raison, il valait mieux rester près du texte et éviter de renverser la traduction en écrivant : « qui te rendrait toi meilleur », ce qui supposerait encore une fois un tour proprement passif, sans réalité ici.

• **Lignes 11-12 :**

ἀμήχανόν τοι κάλλος ὀρώης ἄν ἐν ἐμοὶ καὶ τῆς παρὰ σοὶ εὐμορφίας
πάμπολυ διαφέρων

La particule τοι a été souvent confondue avec σοι. Nous ne sommes pas chez Homère, mais chez Platon. En prose attique, elle signifie « certes, assurément, vraiment, vois-tu, crois-moi ».

Le mot κάλλος a donné lieu à de nombreuses erreurs d'analyse. Il s'agit du substantif neutre à radical sigmatique qui se décline sur le modèle de τὸ τεῖχος et non du nominatif masculin singulier de l'adjectif καλός (mot oxyton qui ne présente qu'un unique lambda). Il est ici à l'accusatif et complète le verbe principal ὀρώης ἄν : « tu pourrais bien voir en moi une beauté... ». L'absence d'article en grec devant κάλλος est ici significative, comme en témoigne la présence plus loin de τῆς au contraire devant εὐμορφίας : elle impose en français d'employer un article indéfini devant le nom.

L'adjectif ἀμήχανον est quant à lui employé comme épithète du complément d'objet κάλλος et signifie « prodigieux, extraordinaire ». Beaucoup ont compris « il est impossible que... » (voire « il t'est impossible de... » en se trompant sur τοι), sens certes courant, mais impossible à construire ici : il faudrait en effet à sa suite un infinitif sujet et non un verbe au potentiel.

Coordonné avec ἀμήχανον par καὶ et sur le même plan syntaxique, le participe διαφέρων (l'accentuation et l'absence d'augment interdisent toute autre analyse) est lui aussi au neutre singulier, épithète de κάλλος, et marque en l'occurrence la supériorité et non la différence. Il est qualifié par l'adverbe πάμπολυ et son complément, comme celui d'un comparatif, se trouve au génitif : τῆς παρὰ σοὶ εὐμορφίας. La beauté prodigieuse ainsi entrevue chez Socrate l'emporte infiniment sur celle présente chez Alcibiade.

Il fallait toutefois préciser, à l'instar de Platon, la nature des charmes du jeune homme. Le mot εὐμορφία désigne une beauté toute physique, celle des « formes » littéralement. Il convient de noter que la locution prépositionnelle παρὰ σοί prise dans l'enclave fait fonction d'épithète de εὐμορφίας et n'est pas sur le même plan que ἐν ἐμοί, complément du verbe ὀρώης ἄν, quand bien même, pour le sens, il y a évidemment une opposition bien nette entre les deux.

• **Lignes 12-13 :**

Εἰ δὴ καθορῶν αὐτὸ κοινώσασθαι τέ μοι ἐπιχειρεῖς καὶ ἀλλάξασθαι
κάλλος ἀντὶ κάλλους

La particule δὴ sert en grec à reprendre le fil d'un raisonnement après une digression. Elle se traduit par « donc, alors » : cette protase s'inscrit à la suite de celles introduites plus haut par εἴπερ.

Le participe καθορῶν résume la situation. Il a pour complément l'anaphorique αὐτό qui reprend κάλλος et sert aussi d'objet à κοινώσασθαι : « s'il est donc vrai qu'en la

remarquable... ». Ajoutons que nombreux sont ceux qui ont traduit le participe présent par un passé : il faut prendre garde aux temps.

Le verbe principal de la protase est ἐπιχειρεῖς, à l'indicatif présent, et signifie, comme d'ordinaire, « entreprendre de... », suivi d'un infinitif objet, ou plutôt deux, étroitement associés par τε... καί.

Ici encore attention aux temps : un verbe de volonté comme ἐπιχειρεῖς n'est pas suivi d'un discours indirect, à la différence des verbes de déclaration ou d'opinion. Le temps des infinitifs qui le complètent n'a donc qu'une valeur d'aspect. L'infinitif aoriste de κοινόμοι-οὔμαι (moyen) ne note pas l'antériorité, mais seulement la ponctualité. Il en va de même pour l'autre infinitif ἀλλάξασθαι. Quant au sens, il s'agit pour Alcibiade d'une part de « partager » avec Socrate (désigné par μοι ici) cette prodigieuse beauté qu'il découvre en lui (et non de « communiquer » avec lui, ni de « s'unir » à lui), et d'autre part de troquer ses atouts physiques, son εὐμορφία, contre la puissance extraordinaire dont jouit le philosophe, bref « d'échanger beauté contre beauté ».

Rappelons que le génitif des neutres du type κάλλος est en -ους comme ici κάλλους précisément, régime de la préposition ἀντί. Il ne saurait s'agir, comme nous l'avons trop souvent lu, de l'accusatif masculin pluriel de l'adjectif καλός.

• **Ligne 13 :**

οὐκ ὀλίγω μου πλεονεκτεῖν διανοῆ

Voici l'apodose du système hypothétique. Comme φαίνη au début du texte (ligne 2), la forme διανοῆ est une 2^e personne du singulier de διανοέομαι-οὔμαι, verbe qui ne s'emploie qu'au moyen. Suivi d'un infinitif, il signifie « projeter » (verbe que bien des candidats ne savent pas conjuguer correctement en français : ainsi lisons-nous souvent « tu projetes » au lieu de « tu projettes »), « méditer ».

Cet infinitif est πλεονεκτεῖν qui, comme διαφέρειν dans les lignes précédentes, implique une comparaison : il s'agit pour Alcibiade de gagner plus que Socrate, de faire un profit sur son dos. Le complément de ce verbe se met donc naturellement au génitif : μου (notez comment Socrate se désigne régulièrement par des formes atones du pronom : μου ici, μοι auparavant, qui contrastent avec les choix toniques d'Alcibiade).

Comme plus haut avec οὐ φαῦλος, il convient de prendre ici la négation οὐ dans une litote avec ὀλίγω, neutre adverbial qui précise l'infinitif πλεονεκτεῖν : « pas qu'un peu » signifie en vérité tout le contraire, « beaucoup », voire « énormément ».

Il fallait absolument conserver une traduction négative dans cette phrase afin de pouvoir enchaîner ensuite avec la conjonction adversative ἀλλά, « mais ».

• **Lignes 13-14 :**

ἀλλ' ἀντι δόξης ἀλήθειαν καλῶν κτᾶσθαι ἐπιχειρεῖς

Sur le même plan que la phrase précédente, coordonnée par ἀλλά, « mais », qui repose sur la présence de la négation οὐ devant ὀλίγω, cette deuxième apodose reprend le verbe de la protase dans la même acception et précise la nature du troc que recherche Alcibiade : il entend d'acquérir (et non de « posséder » : il faudrait l'infinitif parfait de κτάομαι-ῶμαι pour obtenir ce sens, non le présent ; encore moins de « tuer » : κτάσθαι, l'aoriste moyen poétique du très rare et très homérique κτῆμι, est paroxyton et non propérispomène et introuvable en prose, évidemment) la beauté véritable en échange de son apparence.

Comme le précisait une note, souvent mal exploitée par les candidats, le génitif καλῶν au neutre pluriel était en facteur commun, partagé entre ἀντι δόξης et ἀλήθειαν. Τὰ καλά étaient ici synonymes de τὸ κάλλος employé jusque-là par Socrate. On pouvait rendre le tour littéral et inélégant « la vérité des belles choses » par « la beauté véritable » par exemple, mais non, comme nous l'avons parfois lu, « la belle vérité » (il faut prendre garde au rapport qu'entretient un génitif avec le mot qu'il détermine).

Plusieurs copies ont fait venir la forme *καλῶν* du verbe *καλέω-ῶ*, la prenant pour un participe présent, avec les conséquences désastreuses que l'on devine pour le sens de la phrase.

Le mot *δόξα* signifiait non point « l'opinion, la croyance », encore moins « la gloire », mais « l'apparence » face à « la vérité ». On pouvait éventuellement traduire par « ce qu'on tient pour beau » si la phrase était particulièrement bien tournée et le sens de l'opposition manifestement compris. Notez que l'absence d'article n'est pas ici significative : elle concerne à égalité les deux termes opposés, *ἀντὶ δόξης* et *ἀλήθειαν*, qui peuvent être entendus soit comme des notions prises dans leur généralité et recevoir un article en français (« l'apparence de la beauté », « la beauté véritable »), soit comme des termes indéterminés (« une apparence beauté », « une beauté véritable »).

Quant à la préposition *ἀντί*, elle avait exactement le même sens que plus haut avec *ἀλλάξασθαι* : « en échange de ». Une traduction par le mot « contre » en français pouvait convenir à condition d'être inscrite dans un échange, dans un troc, mais non pour marquer un antagonisme.

• **Lignes 14-15 :**

καὶ τῷ ὄντι “χρύσεια χαλκείων” διαμείβεσθαι νοεῖς

Dernier membre de l'apodose, coordonné avec la phrase précédente par la conjonction *καί* et usant du même *ἀλλά* pour s'opposer à la première proposition (*οὐκ ὀλίγω μου πλεονεκτεῖν διανοῆ*), ce segment use de nouveau de l'expression *τῷ ὄντι* : « en réalité ».

Socrate cite ici Homère (*Iliade*, VI.236) : Alcibiade voudrait que le philosophe se montre aussi aveugle que Glaucos qui, égaré par Zeus, a troqué son armure d'or contre les armes d'airain du fils de Tydée.

Le verbe *νοεῖς* a remplacé *διανοῆ*, l'infinitif *διαμείβεσθαι* a pris la place de *ἀλλάξασθαι* et le tour épique « *χρύσεια χαλκείων* » fait l'économie de la préposition *ἀντί*, mais le sens de l'expression demeure pratiquement inchangé.

Notons que le verbe *νοέω-ῶ* change de signification selon qu'il est suivi d'un participe (verbe de perception, il signifie alors « comprendre que... ») ou d'un infinitif, comme ici (verbe d'opinion, il prend le sens, comme *διανοέομαι-οὔμαι* auparavant, de « méditer, avoir en tête, projeter »).

Nous précisons en note que la forme épique *χαλκείων* correspondait au prosaïque *χαλκέων*. Cela n'a pas suffi à détourner certains candidats des « ateliers, forges » et autres « mines d'airain ». C'est évidemment dommage.

• **Ligne 15 :**

Ἄλλ', ὦ μακάριε, ἄμεινον σκόπει, μὴ σε λανθάνω οὐδὲν ὄν

Passons rapidement sur les premiers mots : même si nous avons été indulgents, la conjonction *ἀλλά* ne signifie pas « mais » ici, mais « eh bien ! allons », comme de juste avant un impératif. Quant au vocatif *ὦ μακάριε*, il suffisait de prendre l'une des traductions proposées par le *Bailly*, comme « mon très cher ».

Les problèmes venaient ensuite. La forme *σκόπει* à l'impératif, comme l'indique à coup sûr l'accentuation — nous ne saurions trop insister sur l'importance qu'il faut lui accorder en grec —, a évidemment été souvent mal analysée. L'adverbe *ἄμεινον* a lui été fréquemment traduit soit par des superlatifs, soit par des substantifs. Le sens était simplement : « regarde mieux ».

Dans cet emploi, le verbe *σκοπέω-ῶ* devient verbe d'effort et quelquefois, comme ici, la complétive est introduite par la conjonction *μὴ* au lieu de *ὅπως μὴ*, équivalant ainsi pratiquement à une complétive de crainte (cf. Bizos, p. 175, remarque 5). Nous avons donc accepté plusieurs traductions, y compris des finales, mais non des consécutives, qui ne peuvent être introduites par la seule conjonction *μὴ*.

La construction du verbe *λανθάνω* a évidemment soulevé bien des difficultés et rares sont les copies qui ont su déjouer ses pièges. Il fallait comprendre : « de peur qu'à ton insu je ne sois rien ». Le participe *ὄν* était attribut du sujet, *οὐδὲν* aussi par l'intermédiaire dudit participe, tandis que la personne à l'insu de laquelle la situation s'installe se met à l'accusatif : *σε*.

• **Lignes 16-17 :**

*Ἦ τοι τῆς διανοίας ὄψις ἄρχεται ὅξυ βλέπειν ὅταν ἡ τῶν ὀμμάτων
τῆς ἀκμῆς λήγειν ἐπιχειροῇ*

L'avant-dernière phrase du texte comporte deux propositions. La première, principale, reprend la particule *τοι*. Comme pour *τῷ ὄντι*, nous n'avons compté les fautes répétées qu'une seule fois.

Le sujet est ici *ἡ τῆς διανοίας ὄψις* : « la vue que procure l'esprit », l'article prenant un accent d'enclise devant *τοι* et le génitif revêtant une valeur subjective.

Le verbe *ἄρχεται* suivi de l'infinitif signifie « commencer à », *βλέπειν* signifie « voir » (et non « avoir l'air », encore moins « vivre »), tandis qu'*ὅξυ* fonctionne comme un adverbe et précise cet infinitif : « de façon perçante, avec acuité ».

La temporelle qui suit est au subjonctif avec *ἄν* et note la répétition dans le présent puisque le verbe principal est au présent : « toutes les fois que... ».

Il fallait bien voir l'ellipse dans la formule *ἡ τῶν ὀμμάτων* : le mot *ὄψις* est ici sous entendu et doit être suppléé à partir de la proposition principale : « la vue que procurent les yeux ».

Nous retrouvons le verbe *ἐπιχειροῇ*, mais qui s'entend désormais non plus au sens de « tenter de, entreprendre de », mais comme synonyme de *ἄρχεται* dans la principale : « se mettre à, commencer à ».

Il est toujours complété par un infinitif, *λήγειν*, synonyme de *παύεσθαι*, « cesser de », que de trop nombreux candidats ont confondu avec *λέγειν*. Ce verbe se construit régulièrement avec un complément au génitif, *τῆς ἀκμῆς* dans notre phrase, qui désigne l'acuité visuelle, comme *ὅξυ βλέπειν* plus haut. Socrate varie les termes, mais les deux propositions se répondent de près.

La difficulté venait ici des nombreux génitifs que bien des candidats ne sont pas parvenus à partager nettement, ce qui les a conduits à commettre d'innombrables fautes de construction, prenant *τῆς ἀκμῆς* avec *τῶν ὀμμάτων*, *τῶν ὀμμάτων* avec *λήγειν*, *τῆς ἀκμῆς* avec *ἡ* etc.

La clef de cette phrase tenait dans l'ellipse du mot *ὄψις* : une fois ce dernier suppléé, il n'était pratiquement plus possible de s'égarer.

• **Ligne 17 :**

σὺ δὲ τούτων ἔτι πόρρω

Nous ne pensions pas que cette dernière phrase poserait problème aux candidats. Malheureusement, comme la plupart n'ont pas compris la précédente, ils n'ont souvent pas réussi à retomber sur leurs pieds pour traduire ces quelques mots.

Le verbe est sous-entendu. C'est évidemment le verbe être : *εἶ*, « tu es ». Le démonstratif au génitif reprend l'idée énoncée dans la phrase précédente : c'est avec l'âge que l'on apprend à ne plus s'arrêter aux apparences. Il complète la préposition *πόρρω*, elle-même appuyée sur l'adverbe *ἔτι*. Le sens est simplement : « mais toi, tu en es encore loin ».

Comme toujours, le texte formait un tout qu'il fallait considérer à la fois dans le détail et dans son ensemble. C'est la seule manière d'en saisir toutes les articulations et les nuances. Malheureusement la grande majorité des candidats n'est pas parvenue à prendre le recul nécessaire, offrant souvent une lecture myope du passage. Améliorer leur familiarité avec le grec est donc essentiel. La lecture régulière de textes grecs, la confection de fiches

grammaticales et lexicales — autant d'exercices auxquels les invitent, sans aucun doute, les cours de leurs professeurs — sont les plus sûrs garants d'une note au moins honorable à l'épreuve de version grecque.

Rappelons pour finir aux candidats que nous sanctionnons chaque faute d'orthographe (et fortement les fautes de morphologie — comme la 2^e personne du singulier de l'impératif présent des verbes du premier groupe). Par ailleurs, chaque impropreté grave de ponctuation est prise en compte.

Nota bene :

Pour la session 2007, la règle est redevenue, conformément aux souhaits du jury, ce qu'elle était auparavant : les candidats peuvent consulter *un ou plusieurs dictionnaires*. Cependant, nous attirons leur attention comme celle de leurs préparateurs sur un point important. Lorsque nous choisissons un sujet de version, nous nous servons du *Dictionnaire grec-français* d'Anatole Bailly (version intégrale et non l'abrégé) pour en évaluer la difficulté. Or telle forme, telle expression, telle phrase parfois, bien expliquées dans cet ouvrage, ne le sont pas forcément ailleurs. Le jury invite donc les candidats à privilégier cet instrument plutôt qu'un autre.